

# A quoi sert l'identité ?

*Georges Labica*

I- Permettez-moi d'entrée une confidence un peu abrupte : *l'identité, ça me gêne*. Parce que c'est le mot du jour, une sorte de mode, comme ce fut le cas, il y a quelques années, pour "révolution". Souvenez-vous, on trouvait, au moment de son éclipse politique et de sa seule survivance chez une poignée d'utopistes, de la révolution partout, dans la publicité pour les voitures ou les cosmétiques, dans les réformettes scolaires, dans les comportements ou les propos les plus anodins. Il en va de même avec le mot "culture", mis actuellement à toutes les sauces : culture de gouvernement, d'opposition, de la mafia, de la drogue...L'identité nous refait le coup de l'inflation sémantique. Elle est invoquée de toutes parts. C'est la nouvelle pose intellectuelle, la référence choyée. Qu'il s'agisse d'oral ou d'écrit, de public ou de privé, de discours à prétention savante ou de journalisme du tout venant, le bon ton, le chic consiste à chercher ou à affirmer l'identité. Je prends quelques rapides illustrations, quasiment au hasard, empruntées, pour l'essentiel, au seul journal **Le Monde**:

- "Une enquête met en évidence les "incertitudes identitaires" des enseignants (titre du 06.03.96). On s'interroge sur « l'identité particulière » des Basques (25-26.10.98). On évoque « le racisme et l'opportunisme électoraliste d'élus en crise d'identité » (24.10). On déclare « introuvable » l'identité urbaine (12.11.98)...

- A propos de l'Italie, à la veille des élections du 21.04.96 : "L'Olivier et le P.D.S. ont encore un problème d'identité culturelle et d'organisation"( 18.04.). Massimo Cacciari "philosophe et maire de Venise"(09.04) déclare : "En Italie, il n'y a plus d'identité politique nettement marquée" (le journal fait un encadré de cette phrase); "Et puis parlons clair, l'identité italienne n'a jamais existé". Ou encore : "L'Italie du Sud est à la recherche de son identité".

On peut imaginer un sketch à la Devos qui donnerait ceci : si l'Italie du Sud cherche son identité, c'est qu'elle ne l'a pas. Alors "Italie du Sud", c'est seulement géographique, le Mezzogiorno. Ou qu'on la lui a volée. Qui? La mafia? Mais la mafia, c'était jusqu'ici l'Italie du Sud. Ou qu'elle l'a perdue. Mais où et quand ? Et elle va la chercher où ? Dans l'Italie du Nord qui l'exploite (mezzogiorno) et qui l'imité (mafia) ? Mais alors l'identité de l'Italie du Sud est celle du Nord, qui, de son côté, n'en a plus puisqu'elle a pris celle du Sud. Ainsi c'est l'Italie du Nord qui va chercher son identité. Mais ...(on recommence, dans la circularité).

- Gregor Gysi assure, de son côté, que « les gens de l'Est ont eu le sentiment qu'on a pris une part de leur identité » (19.09.98)

- A propos de l'Europe. "L'Europe a besoin de construire son identité politique (...). L'identité politique de l'Europe ne saurait venir du marché" (Antoine Lyon-Caen, 18.04.). Pourquoi ? L'Europe était-elle dépourvue d'identité? Et la communauté européenne ? Et Bruxelles ? Et le Parlement de Strasbourg ? Etc.."L'Europe de l'Est reste encore à la recherche de son identité politique" (16.04). Elle aussi ? Retour au sketch sur l'Italie...Ailleurs, on pose la question : quelle identité pour la "défense européenne?" Ou l'on affirme que la monnaie unique en serait « le symbole exceptionnel » (Strauss-Kahn, 13.11.98), etc.

- S.July sur FR3, le 30.3.96 : "la vache folle prouve l'existence (= identité) de l'Europe". July pensait sûrement à l'enlèvement d'Europe par Zeus, déguisé en taureau.

- "Taïwan cherche son identité" (14.03)

- Les Kanaks de Nouvelle Calédonie demandent la reconnaissance de leur identité au sein de la France (19.04.).

- "Il est de plus en plus difficile pour la mode française d'affirmer sa différence(...)Pour marquer son identité elle doit souvent revenir à des clichés "couture" de l'après-guerre..."
- Je lis dans la présentation par Yasmin Hoffmann de **La pianiste** d'Elfriede Jelinek : "Erika Kohut (l'héroïne)...n'est plus en effet que le porte-voix de ce qui reste après l'atomisation de ce qu'il est convenu d'appeler l'identité(...). **La pianiste** pose à chaque ligne la question de l'identité du sujet moderne (de la littérature)".
- Ron Hubbard, chef de l'Eglise de scientologie: "nous sommes les seuls à pouvoir redonner à chaque personne sa propre identité".
- Des livres, entre autres, parmi les récents : Alfred Grosser, **Les identités difficiles** (Presses de science po); J.-P.Saez, **Identités, cultures et territoires** (Desclée de Brouwer); J.Liberman, **Se choisir juif** (Syros; dans le compte-rendu du **Monde** : "l'auteur milite en faveur d'une nouvelle identité franco-juive laïque et humaniste"); G.Davie et D.Hervieu-Léger, **Identités religieuses en Europe** (La Découverte); Fathi Triki, **La stratégie de l'identité** (Arcantère) ; Michèle Bertrand (Direction), **La reconstruction des identités communistes** (L'Harmattan) ; Jean-Louis Sagot-Duvaurox, **Héritiers de Caïn, Identités, fraternité, pouvoir** (La Dispute) ; Amin Maalouf, **Les identités meurtrières** (Grasset) ; Balibar et Wallerstein sous-intitulaient leur **Race, Nation, Classe** (La Découverte) « les identités ambiguës », etc., etc.
- Un (autre) colloque ou plutôt un séminaire annuel (ENS Fontenay et Université de Cergy) s'intitule : "L'identité politique", laquelle est traquée chez Weber, chez Schmitt, chez les Allemands ou chez les historiens.
- Les revues ne sont pas en reste : *Assignations identitaires et différenciation sociale (L'Homme et la Société, 1997-3)* ; *Illusion identitaire et Histoire* (ibid., 1998-4) ; *La fièvre identitaire (Esprit, 1997)* ; *L'image de l'autre, Sociologie de la diversité et de l'intolérance (Naqd, 1997)* ; *Communauté ou société? (Cahiers pour l'analyse concrète, 1993)* ; *Ressemblances et identité des êtres (Revue de métaphysique et de morale, 1994-4)* ; *L'idée communautaire (Revue Commune, 1998)* ; *Identité : Palestine (Qantara, 1997)*, etc.
- Gros titre du **Monde** du 02.04.96 : "Qui a peur de perdre son identité l'a déjà perdue"[formule de Lévinas,-G.L.]. Le théologien "d'origine indo-espagnole", Raimon Panikkar, y déclare : "En Occident, on pense qu'on est identique à soi-même si on est différent de l'autre. On s'identifie par la différence. Le catholique s'identifie en ce qu'il n'est pas protestant, hindou ou bouddhiste. Mais, dans d'autres cultures majoritaires aujourd'hui, il y a une autre façon de penser son identité, mais par son identité même : je suis plus moi-même, en tant que je suis plus identique à moi-même et non en tant que je suis plus différent de l'autre". Ce point est assurément à retenir, en ce qu'il prend le contre-pied d'une idée reçue.

Une autre raison de suspicion ou de gêne me paraît tenir à ce que l'identité remue dans des constellations de concepts qui ne sont pas toujours assignées et laissent, en conséquence, libre cours aux spéculations. En voici quelquesunes : identité/ différence/ antagonisme/contradiction;identité/communauté/universalité;identité/citoyenneté/ nationalité; identité/égalité/fraternité/solidarité ; individuel/collectif. L'identité en appelle également à divers registres sémantiques : politique, religieux, culturel, linguistique, ethnique, ou sexuel. Il conviendra de considérer ces associations.

II- Une première réponse peut surgir ici : *l'identité, c'est mes gènes* (pardonnez-moi le jeu de mots!), qui invite à jeter un coup d'œil sur le problème de la personne, en fonction de deux ordres que je me borne à rappeler. Le premier est celui de *l'identité personnelle*. Ecartons la proposition raciale : *l'identité c'est eu-gène*, car on sait que biologiquement, génétiquement, psychologiquement, il n'existe pas deux individus semblables. Chacun est singulier, unique et

demeure le même (Voltaire disait *mêmeté* pour identité, dans son **Dictionnaire philosophique**). Individu c'est insécable. Identité, c'est *idem*.

Soit. Pourtant, même les *indiscernables*, selon Leibniz, portent des différences. Dans le même acte, on trouve toujours identité et différence. Et Thomas d'Aquin distinguait 27 sortes d'identité.

L'identité est également une exigence sociale. C'est pourquoi obligation m'est faite de posséder une carte d'identité, qui n'intègre plus seulement les paramètres ordinaires (date de naissance, taille, couleur des yeux, profession, adresse), mais qui désormais, grâce à la puce peut concerner santé, opinions politiques ou religieuses, appartenance à telle ou telle organisation, histoire personnelle, etc. En outre, tout individu est inscrit dans une identité collective : lieu géographique, histoire nationale, roman familial, imprégnation culturelle (école, formation, traditions), activité professionnelle, réseau associatif, affinités d'opinion, etc.. L'identité repérable est nécessaire à la lecture par autrui (sous toutes ses figures, -maître, parents, flic, amant/maîtresse, etc.) de qui je prétends être ou de qui on prétend que je suis. Elle ne concerne pas uniquement mes *fonctions*, ni mes *rôles*. Il est donc un *donné identitaire*. La preuve *a contrario* en est fournie par les troubles du moi ou la pathologie de la personnalité: amnésie totale ou partielle (notons que pour Voltaire et Rousseau, l'identité c'était la mémoire), états seconds, dédoublement (Docteur Jekyll et Mr Hyde).

*L'identité logique* permet une seconde caractérisation. De longue date, la logique a entériné tout cela et lui a donné un statut. C'est le principe d'identité : A est A et n'est pas non-A, celui du jugement analytique et de la tautologie, qui renvoient le même au même et qui forment la condition de base du raisonnement, en ce qu'il suppose le maintien de l'objet. Les philosophes de l'identité s'y tiennent, comme on le voit chez un Schelling : *Ich bin Ich. Dieu est Dieu* assure l'Islam. A quoi Hegel oppose la démarche dialectique qui distingue trois catégories ou "déterminations de pensée" : 1. L'identité; 2. La différence; 3. La contradiction, identité de l'identité et de la différence. Coincé entre Parménide (identité) et Héraclite (contradiction), Platon s'est cassé la tête sur les variations *du même* et de *l'autre*, démêlés, indémêlables. Qui parlent des choses, des idées et de *...moi*, i.e. des moi en général, de chacun de nos moi et de...moi,-G.L. La personnalité est faite de ces variations. Mais *mon propre*, c'est quoi? Mes *propriétés* ou mes *appropriations* ? De l'avoir ou de l'être ? Pascal : "si l'on m'aime pour mes qualités, m'aime-on, moi?"

Conclusion provisoire : nous sommes au rouet, qu'il s'agisse du collectif ou de l'individuel.

L'identité fait question et la question n'est pas tranchée. Que signifie dès lors, affirmer ou chercher son identité ?

III- Arrêtons-nous à la notion d'*identification* afin de voir si elle n'offrirait pas une porte de sortie. La proposition serait la suivante : *l'identité, singulière ou plurielle, est à la fois un donné et un construit*. Le concept qui permet de penser cet "à la fois" est *l'identification*. Mon identité devient alors l'ensemble constitué par : 1. mes identifications, qui couvrent le registre de mes *nous*; 2. mes désidentifications, qui couvrent le registre de mes *vous*; 3. mes refus d'identifications, qui couvrent le registre de mes *eux*. Soit : 1. Le *même*; 2. L'*autre neutre*; 3. L'*autre antagoniste*<sup>1</sup>. Remarque : cet ensemble est en mouvement, il comprend mes évolutions, mes mutations, d'un mot *mon histoire* où, notons-le, *l'imaginaire* et *le symbolique* jouent un rôle non négligeable. Personnellement, j'ai connu, par mes ascendants, deux sortes de cuisine (ce fait éminemment culturel), celle du Midi (mon père) et celle du Nord (ma mère). J'ai choisi la première. Par élection des papilles? Mais l'huile et le thym, ce sont les oliviers et la campagne

<sup>1</sup> On apprend, dans le n° cité de **Qantara**, qu'il existe deux termes en arabe pour désigner l'autre-étranger : *ajnabî*, l'individu proche ou lointain, mais neutre, comme le touriste aujourd'hui, et *gharîb*, dont la connotation est péjorative, qui signifie l'étrange étranger.

provençale, la bouillabaisse, c'est le cimetière marin, comme disait l'autre. Certaines *racines* sont plus vivaces que d'autres. Et *moi*, j'y suis pourquoi?

La formation de la personnalité exige l'identification, qui peut-être imitation, empathie (*Einfühlung*), sympathie, contagion mentale, projection, etc. On a distingué deux formes : hétéropathique/centrifuge, quand le sujet identifie sa personne à une autre; idéopathique/centripète, quand le sujet identifie l'autre à lui-même. Leur combinaison produit le champ du *nous*. On sait que chez Freud, l'identification est centrale pour la constitution du sujet. Le processus est vécu comme une opération corporelle : ingérer, dévorer, garder au-dedans de soi. L'identification au père est l'identification "primaire"; Or, il faut que le père soit tué/dévoré. Il existe une convergence entre le narcissisme (idéalisation du moi) et les identifications (aux parents, à leurs substituts, aux idéaux collectifs), dans "l'idéal du moi", comme modèle, auquel le sujet cherche à se conformer.

Le moi, c'est bien connu, se pose en s'opposant. Et l'opération est toujours recommencée. Mais elle ne conduit pas nécessairement à la négation de l'autre, qui peut être, dans la reconnaissance de l'opposition réciproque de l'autre, la position de l'autre comme différent-neutre. D'où les constructions et reconstructions, auxquelles s'attache, par exemple, l'ouvrage dirigé par Michèle Bertrand, concernant le cas largement exemplaire des communistes, selon le schéma : mémoire/identification/identité, et où il peut également arriver que l'effacement d'une identité en fasse surgir une autre à sa place, -le juif, ou parfois le sioniste, sous le communiste<sup>2</sup>. J'avais moi-même répondu autrefois à la question que me posait un hebdomadaire « Qu'est-ce que l'identité communiste ? » : « Rien de plus simple. Quand on n'a pas eu la chance (ou la malédiction), -c'est mon cas, de naître prolo, smicard, homo, juif, nègre, palestinien, kurde, etc, ou de connaître le sort du chômeur, du camé, de la femme violée, du délinquant, etc., le choix d'être communiste présente cet avantage incomparable de pouvoir adopter toutes ces « identités » à la fois. A chaque identification à chacune de ces identités, sur le mode évidemment de la solidarité de classe, et non de celle des dames patronnesses, le choix se conforte et se confirme. Comme les occasions ne risquent pas de manquer, ni l'ouvrage, voilà un engagement que la pratique, quant à elle, n'est pas près de remettre en question ». Des phénomènes analogues se produisent dans le rapport au travail, analysé par Franck Martini. *Appartenance* à un métier, subjectivement déterminée et *reconnaissance* par les pairs, la hiérarchie ou soi-même, obéissent à une dialectique qui peut faire que la transformation du procès de travail, très importante dans certaines professions, modifie l'identité. Le sujet peut se sentir interpellé ou manipulé par les managers qui cherchent à subjuguier et aliéner les individus. Jadis, le taylorisme avait eu des effets sur le psychisme des travailleurs. Aujourd'hui, force est bien de convenir, avec l'auteur, que les « lois du marché » sont aussi des lois psychologiques et qu'elles influent sur les comportements individuels<sup>3</sup>. La perte d'identité dès lors, c'est tout simplement la perte du monde.

IV- Partant, il s'agit de prendre de front la question de la recherche/affirmation identitaire, ce *leit-motiv* obsessionnel. La notion-clef est ici celle d'*appartenance*. A la suite d'un processus d'identification, conscient ou non, le sujet revendique son identité comme bien commun d'un collectif déterminé, qui lui-même s'identifie et identifie ses membres sur l'affirmation de cette identité. La *communauté* est le lieu de cette appartenance<sup>4</sup>.

Plusieurs traits peuvent être relevés :

---

<sup>2</sup> Cf., dans le même ouvrage, l'étude de Gilles Campagnolo.

<sup>3</sup> Cf. « Des points de rupture dans les constructions identitaires », in *La Pensée*, 294-5, 1993; aussi R. Sainsaulieu, *L'identité au travail*, 1988, 3<sup>e</sup> éd.

<sup>4</sup> On se reportera au n° déjà cité des *Cahiers pour l'analyse concrète*; voir, en particulier l'exposé concernant la thématique de Ferdinand Tönnies (31-32) qui met en évidence la dualité communauté/société dont l'enjeu est politique

1. Le refus de l'isolement narcissique ou schizophrénique. Pas de tour d'ivoire qui élirait le "seul contre tous".

2. La volonté d'insertion au sein d'un *nous* rigoureusement *identifiable*, en positif (les semblables, les mêmes) et en négatif (les différents, les autres neutres ou antagonistes).

3. Ce *nous* va fonctionner comme une personne, comme une sorte d'idéal du moi collectif, réservant le *même* à usage interne et expulsant le *différent* à l'extérieur. La communauté se mesure d'abord à sa ou ses frontière(s).

4. L'identité communautaire se donne à voir, à penser et à vivre comme un *fait*. Mais ce donné présuppose et suppose, aussi longtemps qu'il demeure (car il peut se dissoudre, y compris dans un ensemble plus vaste), sa propre construction. C'est pourquoi toute communauté possède ou se dote de ses marques de reconnaissance/identification, d'une culture, d'une histoire, de codes et de rites,- réels/artificiels<sup>5</sup>.

5. La constitution d'abord et l'existence ensuite de la communauté obéissent au phénomène de stimulus-réponse. Elles sont, dans le même mouvement, réactives/affirmatives, défensives/offensives. Elles se posent à s'opposer. A l'origine, on trouverait sans doute la conscience ou le sentiment d'un rejet, d'un refus, d'une méconnaissance, d'une mise à l'écart, d'une ignorance, d'une sous-estimation ou d'une persécution. La communauté ne secrète du *même* qu'en fonction de la représentation qu'elle se fait de *l'autre*, - indifférent, hostile, antagoniste ou criminel. Je viens d'apprendre, dans un travail de thèse de doctorat, qu'Albanais, se dit, en albanais, *shqijtarë*, qui signifie « habitant du pays des aigles », donc égal en dignité avec eux, tandis qu'ailleurs, Albanais a valeur péjorative et désigne l'étranger /suspect. L'identité pour soi n'est à l'évidence pas l'identité pour l'autre. Or, il peut arriver que je me vois contraint d'adopter l'étiquette que l'autre m'impose ou m'oppose. Fathi Benslama faisait remarquer qu'en Algérie l'arabisation avait été infligée de force par les nationalistes comme réponse à l'identité tout aussi imposée par le colonialisme<sup>6</sup>. A leur tour, mes *accidents*, d'être blanc, adulte, méridional, fumeur, marxiste, je ne sais quoi encore, se convertissent, à mes propres yeux, en *essence*.

6. Partant l'identité communautaire agit en miroir. La circularité règne entre communautés, l'une se confortant de l'autre, identité contre identité. L'appartenance relève de l'ordre du conflit. Les Juifs se découvrent juifs, ou se sentent contraints de s'affirmer tels, lors de la Guerre des Six jours. Les musulmans bosniaques sont acculés à la revendication de leur identité, dans un affrontement sanglant qui se définit comme choc entre communautés.

Faisons une remarque générale : ces traits, sous des figures variées et selon une échelle qui va de l'indifférence bienveillante à l'intolérance la plus marquée, s'entendent de *toute* communauté, i. e.: a) quelle que soit son extension, numérique ou spatiale; b) quelle que soit son orientation, politique, religieuse, ethnique, culturelle, sexuelle, linguistique, etc. Les Auvergnats de Paris, les gays de Bretagne, les Basques espagnols ne diffèrent en rien, en tant qu'affirmation communautaire et lieu d'appartenance identitaire, de la communauté sépharade, de la communauté nationale (question : est-elle co-extensive à la nation qui la qualifie ?) ou de la prétendue communauté européenne. On peut, *cum grano salis*, rapprocher ces entités de ce qu'il est convenu d'appeler "nouveaux mouvements sociaux" ou, mieux "nouveaux espaces politiques" (je me permets de renvoyer à l'ouvrage que j'ai publié, sous ce titre, Paris, L'Harmattan, 1995).

L'identité communautaire mérite assurément l'intérêt et souvent, au départ du moins, l'estime qui s'attachent à la protestation de minorités déniées ou rabotées par les dispositifs étatiques, les institutions en place, les us et coutumes, les préjugés intériorisés par l'opinion ou les

---

<sup>5</sup> **Le Monde** (25-26.10.98), sous le titre « Tatouage et piercing, nouveaux « marqueurs identitaires » pour les jeunes » analysait une « mode », selon laquelle « marquer son corps, c'est imprimer sa marque à soi pour se sentir exister », mais dont les « pratiques extrêmes », droit venues des Etats-Unis, pouvaient faire courir de graves risques à ses utilisateurs.

<sup>6</sup> Cf. « La cause identitaire », dans « Penser l'Algérie », Cahiers **Intersignes**, N° 109, 1995.

représentations héritées des traditions. En ce sens, elle se donne à voir comme une forme d'insurrection de la société civile contre l'Etat et, plus largement, contre les ordres établis.

Demeure la question de la recherche/affirmation identitaire, précisément en ce qu'elle fait question. Et qu'à l'évidence elle est liée à nos sociétés contemporaines, à notre (post)modernité, dans l'obsédante et omniprésente inflation que révèle l'emploi du vocable "identité".

V- Identité et communauté ont partie liée. La première est la *ratio essendi* de la seconde qui est sa *ratio existendi*. Le vocabulaire n'étant jamais innocent, il nous faut revenir à ces constellations notionnelles où remue l'identité, à ce qu'elle déplace, recouvre ou rature, pour faire apparaître les traits que dissimulent les consensus laudatifs ou résignés. Ici, comme précédemment, on parlera de *tendances*, plus ou moins accusées, mais on soutiendra qu'elles sont inhérentes à toute communauté, disons à *l'esprit communautaire*.

1. La communauté possède son propre principe d'identité, dont la logique réductrice consiste à ne pas tolérer la différence en son sein, ni, moins encore, la contradiction. Le collectif, comme l'individu qui s'y assimile, gomme les paramètres qui ne répondent pas à l'unité recherchée. L'adhésion, volontaire ou contrainte, à un commun dénominateur identitaire interdit, en principe, la sortie de la communauté.

2. La communauté récuse l'histoire. A ses "accidents", que sont l'évolution, la transformation, la mutation ou la révolution, elle oppose la recherche d'une essence assurant la communion du "nous", dans sa spécificité.

3. Au citoyen, jugé trop abstrait, elle préfère le concret de l'individu. Je suis Corse avant d'être Français, flamingant avant d'être belge, noir ou indien plutôt qu'étatsunien.

4. Elle dévoie les valeurs républicaines, -liberté, égalité, fraternité, en les limitant à l'usage interne, abstraction faite de la diversité des statuts sociaux. Le propriétaire foncier chiite est l'égal du saisonnier qui travaille pour lui. Ils sont *frères* (le mot est éloquent).

5. Dans la communauté, le particulier l'emporte sur l'universel. Ce n'est pas en tant qu'anglais que le drame shakespearien atteint à l'universalité de la condition humaine, mais c'est parce qu'Hitler particularise sa germanité, non parce qu'il est allemand, que son discours n'est pas universalisable. L'universel n'est pas missionnaire ; il n'a pas besoin de légions. Robespierre : le caractère universel de la Révolution française interdit son exportation. Partant, la communauté ne peut excéder le corporatisme propre au vieux compagnonnage du métier et aux débuts du syndicalisme (les mineurs, les linotypistes).

6. La particularité, même quand elle ne s'abaisse pas au particularisme des nostalgies folkloriques, ne refuse pas seulement l'universalité, elle est anti-égalitaire. Elle phagocyte à son profit l'égalité, qui n'est telle, c'est à dire universelle, qu'à concerner la variété indéfinie des différents et à la subsumer sous son concept.

7. L'exigence de la reconnaissance identitaire expose un droit qui ne relève pas du droit, mais plutôt de son déni. Les Kanaks d'aujourd'hui, ou les viticulteurs du Languedoc défendent leur identité; au début du siècle, les Algériens exigeaient les droits attachés à la citoyenneté française.

8. L'esprit communautaire substitue aux intérêts et aux conflits de classes les intérêts et les conflits de groupes sociaux déterminés. La reproduction sociale, anthropologique, qui prend appui sur la verticalité des appartenances sectorielles, s'oppose à la reproduction économique, fondée, quant à elle, sur la transversalité des classes et de leurs enjeux politiques. Qu'il s'agisse de la famille, du quartier, de telle situation sociale, du groupement religieux, culturel, langagier,

nationalitaire, ethnique, sexuel ou générationnel, on relèvera que la communauté, en général, dans le miroir des représentations où elle s'affirme comme telle, se situe *hors production, hors travail*.

François Laplantine relevait récemment l'opposition entre l'ontologie heideggerienne n'admettant que la différence entre l'Être et les étants et la « pensée du dehors », selon l'expression de Maurice Blanchot, reprise par Foucault et Deleuze. La première est identitaire, la seconde « anthropologique » ou anti-identitaire. En ce sens, le verbe *Être* dit l'identité et la mort, le *Et* « c'est la diversité, la multiplicité, la destruction des identités » (Deleuze)<sup>7</sup>. Une semblable démarche critique conduisait Richard Shusterman à sauver le multiculturalisme en l'entendant comme une intériorité de métissage et d'ouverture, et non comme le rejet de l'autre. Et il citait le rappeur K. Mel déclarant : « je suis un mec algérien avec une culture française et une culture musicale noire-américaine »<sup>8</sup>. On pensera également à Einstein arrivant en 1933 aux Etats-Unis qui répond à la rubrique « race » du questionnaire des services de l'immigration : « humaine »<sup>9</sup>.

Au total, la communauté segmente, fragmente, atomise. Elle fait éclater, en prétendant s'instituer en leur lieu, place et fonction, les références préexistantes que représentent la nation, le pays, la patrie, le peuple, le syndicat, le parti, ou le droit. Par son unilatéralité, la revendication d'appartenance présente un caractère carcéral, en ce qu'elle interdit la relation à des groupes multiples et, par conséquent, la polyvalence des déterminations qui fait la richesse de l'individu. Le processus est particulièrement éclatant en matière de religion. Pierre le Vénérable, menant la guerre contre l'infidèle n'utilise Talmud ou Coran que pour diaboliser l'adversaire et en faire un Autre irréductible<sup>10</sup>. La thèse d'Hannah Arendt, rappelée par Alain Brossat, selon laquelle les tenants de la singularité d'Auschwitz alimenteraient l'affirmation d'une judaïté identitaire et communautaire, donc anti-universaliste fait, par ailleurs, l'objet de vives discussions<sup>11</sup>. La journée de réflexion du C.R.I.F., en 1997, prenait encore pour thème « Qui est juif et faut-il le rester ? » et le compte-rendu de l'**Humanité** commentait : « l'identité juive était au cœur de tous les débats » (3.2.97)...

VI- Il convient, en ce point, de prendre le risque de pousser l'analyse. Il est bien vrai que les revendications identitaires, d'où qu'elles viennent, instruisent un procès qui n'est pas sans fondement, contre les carences et les inégalités accumulées des pouvoirs et des normes dominants. Il est vrai également que les communautés peuvent jouer le rôle de « niches de liberté ». Qu'il suffise d'évoquer ces véritables tamis qu'ont été les organisations ouvrières elles-mêmes, laissant échapper, entre autres catégories, femmes, jeunes, chômeurs, écologistes ou immigrés, dont le sort était renvoyé aux lendemains de la "victoire" de la révolution prolétarienne. L'attention privilégiée accordée aux luttes économique-politiques a fait bon marché des contradictions sociales demeurées sans forme d'expression, ni de représentation. Et il y aurait à dire sur la césure de l'économique et de l'anthropologique que le marxisme n'a tenté de penser qu'au prix de dérives

---

<sup>7</sup> Cf. « La logique identitaire et les étrangers », apud **Présentaine**, « Etranger », N° 9-10, avril 1998, p.184.

<sup>8</sup> Cf. *ibid.* « Identité, multiculturalisme et l'autre en moi », p.199 et suiv. ; à rapprocher de la déclaration de Khaled Kelkal : « Je ne suis ni Algérien, ni Français, je suis musulman » (**Le Monde** du 7.10.95)

<sup>9</sup> Cité par Bernard.-G. Landry, in **La Revue Commune**, déjà, citée, p.25 ; voir aussi, dans le même N°, Christophe Grellard, « L'idée de communauté selon Guillaume d'Ockham », qui rappelle que le souhait d'Ockham était de considérer l'humanité entière comme une communauté.

<sup>10</sup> Cf. Dominique Iogna-Prat, **Ordonner et exclure. Cluny et la société chrétienne face à l'hérésie, au judaïsme et à l'islam 1000-1150**, Paris, Aubier, 1998

<sup>11</sup> Cf. « Philosophies de l'actualité », **Passages**, 1998, les articles de Jeffrey A. Barash et Martine Leibovici. Abraham B. Yehoshua, de son côté, voit une « confusion paradoxale » dans le rapport entre religion et nationalisme dans le judaïsme : « le peuple juif ressemble à un androgyne en ce qu'il n'est ni seulement un peuple, ni seulement une religion, mais les deux à la fois (...) on pourrait voir ici la cause du malaise identitaire fondamental, intrinsèque, qui existe chez les juifs » (**Le Monde**, 23.10.98).

nationalistes<sup>12</sup>. Que dire également, versant libéral, des Droits de l'Homme proclamés et, à la première occasion, vilipendés par les instances internationales et les Etats qui s'en érigent les garants ?

Quoi qu'il en soit, le recours aux appartenances identitaires/communautaires n'est pas en mesure de fournir une alternative à l'ordre capitaliste dominant. Et il n'est pas vain de parler de "replis identitaires". Car, il s'agit bien de replis, en vertu de la vieille règle selon laquelle le vide appelle l'objet. Ce vide, ce creux est d'aujourd'hui. Il est considérablement renforcé par le croisement de la globalisation économique, en clair la mondialisation capitaliste, et de l'effondrement des pays "socialistes", avec les conséquences qu'il entraîne : règne du "tout-économie", limitation de la puissance étatique, recul des Etats-nations, retrait du politique, sans oublier leur accompagnement idéologique, thèse de la fin de l'histoire ou de "l'ère du vide", si bien nommée. La perte d'identité en vient à s'étendre à l'homme lui-même. Des groupes entiers, des nations, des peuples sont en voie d'exclusion, en tant que personnes morales, sociales ou culturelles. Ce minimum identitaire qu'est la qualité d'homme s'en trouve menacé. Les quêtes identitaires se déploient dans ce champ des anciennes identifications affaissées ou vaincues. Elles tentent de dresser contre lui le muret de leurs résistances. Car, les répliques sont dérisoires en regard de la massivité des phénomènes qu'elles prétendent conjurer. Ces phénomènes sont connus : le torrent des millions d'exclus qui ne cesse de croître<sup>13</sup>; l'armée de réserve désormais structurelle et théorisée dans la flexibilité ou l'indétermination des emplois; l'explosion des ensembles nationaux (Russie, Yougoslavie); les populations réfugiées (14,5 millions dans le monde) ou déplacées (4,5 millions dans leurs propres pays); les peuples pris en otage (Cuba, Irak, Libye); la destruction des environnements; la misère et la faim du plus grand nombre. Les intégrismes de tout poil engrangent, on le sait, jusqu'à la violence fanatique, frustrations et mécontentements. Les sectes, qui sont aussi des *communautés*, fourmillent notamment en Afrique, mais pas uniquement, le nombre de leurs adeptes étant de 2 millions en France, et d'autant en Allemagne. Les maffias, fût-ce sous la forme de caricature, n'en relèvent-elles pas également ? Le capital financier assure la casse générale. Et il est patent que la marchandisation planétaire n'a pas plus besoin de communauté que de classe ou de citoyenneté. L'anonymat des consommateurs et des spectateurs lui suffit.

Les gouvernements européens ne se contentent pas d'accepter le démantèlement de leurs services publics et la mise en lambeaux de leur tissu social, ils savent se servir à cette fin des revendications identitaires. Ici, pour gérer les problèmes des banlieues dites difficiles, on négocie avec les représentants (sic) des groupes intégristes. Là, plus généralement, on encourage "l'entreprise citoyenne", associant, dans le même combat pour la réussite compétitive, patrons, managers, ouvriers et clients. Ailleurs, au nom de la "proximité" et du "terrain", on favorise la formation de "communautés éducatives", groupant maîtres, élèves, parents et autorités locales, qui prennent leurs distances avec les programmes nationaux. Partout, sur le déni de la citoyenneté et de l'égalité des droits, on met, comme l'a montré Pierre Mortagne, dans sa **République des charlatans**<sup>14</sup>, l'idéologie communautaire au service direct de la main mise du capital financier et du patronat. Cependant que les discours sur la *tolérance* envers les communautés, sous le prétexte du respect des différences, reviennent à rejeter *le droit à la différence*; étrange tolérance, de surcroît, qui entend fixer ses propres "seuils". La *communauté* européenne, qui n'est ni nation, ni supra-nation, ni fédération, en tant que telle, va dans le même sens, encourageant la

---

<sup>12</sup> Cf. René Gallissot, qui, dans l'article « Communauté » du **Dictionnaire critique du marxisme** (Paris, P.U.F., 1985) distingue la classe où s'assure la reproduction économique et la communauté qui représente la reproduction sociale (appartenance, culture, existence, etc.) et, retraçant l'historique de la question dans le marxisme, note que la sous-estimation du communautaire, apparue avec la discussion sur la nation, s'est perpétuée en occasionnant nombre de dommages.

<sup>13</sup> Michel Verret écrit : « Dépaysannisation, désouvriérisation, exclusion, l'économie de marché restructure sans cesse et déstructure aussi . Ceux qui engagent les frais ne sont pas forcément ceux qui payent » (cité par Alain Thalineau, **L'Homme et la Société**, N°125, cité, p. 83).

<sup>14</sup> Paris, Editions de la Passion, 1991.



constitution de "communautés régionales" (ex. l'axe Toulouse-Barcelonne, l'Ecosse ou la Rhénanie), au détriment des nations et vouant à la désertification les zones moins favorisées économiquement. La reconnaissance des identités se convertit en "protections des droits de l'homme, de la femme, de l'enfant, de l'embryon, de la personne âgée, des victimes des guerres, des minorités, de la nature elle-même", ainsi que le relève fortement Monique Chemillier-Gendreau<sup>15</sup>. C'est pourquoi, sans doute, une certaine opposition à l'Europe de Maastricht invoque les "communautés nationales", cependant que la social-démocratie prêche en faveur d'une injection de social dans la marée du libéralisme.

La réponse du multiculturalisme, « concept protéiforme », comme on l'a qualifié, n'est peut-être pas, quoi qu'il paraisse, la bonne ; ni même celle de l'intégration, à cause de son ambiguïté<sup>16</sup>. Le faux universel de la mondialisation ne l'est pas davantage, en ce qu'il se trouve placé sous la coupe d'un système économique de leadership libéral/occidental, qui homogénéise dans l'unidimensionnalité du *Macworld* et n'engendre que la dépendance postmoderniste, quand l'universel des Lumières signifiait progrès et émancipation. On ne saurait être surpris qu'il provoque, à son tour, les réactions identitaires/communautaires. Mais peut-être pas seulement, si, comme l'avance Daniel Bensaid : « le GATT, le FMI et l'ALENA ont pour envers la révolte indienne du chiapas », qui prouve que l'universel n'est pas nécessairement communautaire<sup>17</sup>. Car des failles n'en existent pas moins dans le système, inassimilables à des luttes communautaires. Comme celle, entre autres, du Liban, cet Etat fondé sur des communautés confessionnelles, qui étouffent et dévoient les luttes sociales<sup>18</sup>, où l'on a vu, pour la première fois, s'esquisser une unité nationale, musulmans et chrétiens confondus, face à l'agression israélienne sur Cana<sup>19</sup>. Ou comme celle du grand mouvement social de décembre dernier en France, où travailleurs du public et du privé, chômeurs, exclus et minorités se sont retrouvés au coude à coude, dans la volonté d'une lutte *égalitaire, solidaire et démocratique*, -mais, déplorons-le, sans aucun relais politique. Assurément la voie est là.

Et, comme souvent, c'est le poète qui a raison :

" Toujours l'élan, l'élan, l'élan,

" Toujours l'élan procréateur du monde

" Hors de la pénombre s'avancent les contraires égaux, toujours

" L'accroissement, toujours le sexe,

" Toujours la synthèse d'une identité, toujours la différenciation,

" Toujours la création de la vie." (Walt Whitman).

*Georges Labica (sept.1998)*

---

<sup>15</sup> Cf. revue **M**, N° 82, avril 1996.

<sup>16</sup> Cf., pour une discussion, Hélène Bertheleu, « De l'unité républicaine à la fragmentation multiculturelle : le débat français en matière d'intégration », in **L'Homme et la Société**, N°125, 1997 /3.

<sup>17</sup> Cf. « Le paradoxe de l'Etranger intime », in **Présentaine**, ouvr. cit., p.229. Voir également le dossier, déjà ancien, mais toujours actuel, du MRAX, « Au-delà des identités : l'égalité des droits », Bruxelles, juin 1991.

<sup>18</sup> Cf. Mahdi Amil, **L'Etat confessionnel**, Paris, Ed. La Brèche, 1996. La mise en garde de G. Khalil Gibran, Libanais lui aussi, n'en est pas si éloignée : « Malheur à la nation dans laquelle chaque tribu agit en nation ».

<sup>19</sup> Cf. Françoise Chipaux, **Le Monde**, 23.4.96.